

n'oserait dans un salon tutoyer sa chère Anastasie. C'est même un spectacle très-comique que de voir les *lapsus* échappés aux époux encore peu rompus au nouveau mot d'ordre ; les *tu* et les *vous* se croisent dans leurs bouches avec un désordre pittoresque.

Je n'ai rien à dire sur ce récent usage, sinon que je le trouve infiniment prétentieux. Je le tolère et le comprends encore dans la haute aristocratie, où les formules solennelles sont mieux admissibles. On pourrait citer cependant plusieurs souverains, et notamment le roi Louis-Philippe, qui tutoyaient leurs femmes, sinon précisément en public, du moins en petit comité. Il y a dans ce tutoiement matrimonial une bonhomie et un abandon qui me charment beaucoup plus que cette raide et guindée manie du *vous*. Chez les bourgeois, je ne puis la supporter ; il me semble toujours qu'ils montent sur des échasses et qu'ils jouent la comédie.

Dans la très-haute société, puisque le code du bon ton et de la distinction exige le bannissement du tutoiement entre époux, inclinons-nous ; mais on ne peut s'empêcher de signaler à cet égard une inconséquence frappante.

Un homme ne tutoie pas sa femme, et tutoie sa mère, sa sœur, voire même sa cousine.

Une femme dit *vous* à son mari, mais elle dit *tu* à son père, à son frère et à ses cousins.

Pourquoi cette différence ? Quelle est sa raison d'être ? Je signale ce problème aux moralistes et peintres de mœurs futurs.

Ils constateront qu'au dix-neuvième siècle il y avait moins d'intimité apparente entre un mari et sa femme qu'entre un cousin et sa cousine.

C'est étrange, mais c'est ainsi.

*Sit pro ratione voluntas.*

Je conçois mieux vraiment l'usage en vigueur dans plu-